

VICTOIRE LIBERALE ASSUREE

Les nouvelles des quatre divisions électorales où il y a lutte sont excellentes.

On ne s'est occupé que d'affaires de routine à la séance du conseil des ministres qui a eu lieu hier midi et qui a été présidée par l'hon. L.-A. Taschereau.

L'hon. J.-Ed. Caron, ministre de l'Agriculture, est parti ce matin, pour Sherbrooke où il adressera la parole, ce soir, au banquet qu'offrira l'Association des Laboureurs de Québec.

L'hon. M. Mercier passe le reste de la semaine à son bureau de l'Hôtel du Gouvernement où il s'occupera de régler quelques affaires concernant son département et la Commission des Eaux Courantes.

Interrogé à ce sujet, l'hon. M. Mercier a répondu à notre représentant: "Tout ce que mon collègue de la Colonisation fera à ce sujet sera bien fait; j'approuve fort son idée de tenir un congrès de colonisation et si nous devons y participer nous le ferons avec plaisir."

L'hon. M. Perrault, de son côté, est parti hier soir pour Arthabaska où il passera une couple de jours avant de se rendre, dès dimanche, dans le comté de Richmond où il dirigera la lutte pendant toute la semaine prochaine commençant lundi, jour de la nomination, à Richmond même, une série d'assemblées dans toute la région.

Les dernières nouvelles que l'on a reçues, hier, de la lutte dans les quatre divisions électorales où il y aura scrutin le 22 prochain, sont très bonnes. Hier, plusieurs députés dont plusieurs avaient passé par les comtés contestés, étaient à l'Hôtel du Gouvernement; tous s'accordent à dire que la victoire est certaine pour les candidats libéraux dans ces quatre divisions.

CE QU'IL NE FAUT PAS PERDRE DE VUE

Si l'Allemagne avait gagné la guerre

Il est devenu de mode, au Canada, de parler de la dernière guerre comme d'une chose sans importance.

Même l'on ose, en certains milieux élever des doutes sur la victoire remportée par les Alliés sur l'Allemagne.

Il nous semble utile de rappeler à nos lecteurs les termes que l'Allemagne aurait imposés aux Alliés, si ces derniers avaient été vaincus.

Les termes de la paix allemande, si les Alliés avaient été vaincus eussent été ceux indiqués en mai 1918 par le comte Roon au Parlement prussien.

Annexion de la Belgique, de Dunkerque, Calais, Boulogne et de la côte française de la Manche, ainsi que de Verdun et Belfort.

Rédemption à l'Allemagne de toutes les bases maritimes qu'elle aurait désirées, y compris Malte.

Paielement d'une indemnité de 9 milliards de livres sterling, soit plus de 740 milliards de francs.

Remise à la Turquie de l'Egypte et du canal de Suez.

Occupation de la France jusqu'à complète exécution du traité et paiement complet et l'indemnité; les Alliés payant en outre tous les frais d'occupation des troupes allemandes.

En outre, l'Allemagne prévoyait l'expulsion des Français de tout le territoire annexé.

L'Allemagne, évidemment, ne songait pas à venir occuper le Canada tout de suite, mais il ne faudrait pas perdre de vue quelle aurait été notre part, directe et surtout indirecte dans le paiement.

C'est un excellent sujet de méditation que de songer, par le temps qui court, à ce que nous serions devenus, tout ou tard si les boches avaient gagné la guerre!

FLAMBARO.

UNE FARCE DE GRAND-GUIGNOL

Quatre premiers ministres

Ils sont venus au banquet Perron.

Le ministre de la Voirie a réuni l'autre soir, dans un banquet, au Château Frontenac, à Québec, en plus de 15 ministres, 4 premiers de différentes provinces du Canada.

Il y a longtemps que l'on n'avait pas vu à Québec un aussi grand nombre de chefs de gouvernements et l'ovation que tous les ministres libéraux et conservateurs ont fait au ministre de la Voirie, au dîner qu'il leur a offert, témoignait du plaisir qu'ils éprouvaient à se rencontrer dans la capitale de la plus ancienne des provinces de la Confédération.

Il était huit heures environ, hier soir, quand les délégués qui viennent assister à un congrès interprovincial des bonnes routes, arrivèrent à Québec. Le matin, ils s'étaient rencontrés presque tous à Montréal, et, voulant inaugurer leur congrès par une inspection de la superbe route Québec-Montréal, dont l'hon. M. Perron leur avait si souvent fait des éloges, ils étaient partis pour la vieille capitale dans l'auto-palais de M. D. H. Dandurand.

Le banquet, au Château, commença vers huit et trente. Il y avait autour des tables une quarantaine de convives, qui représentaient six provinces. L'hon. M. Perron présidait ayant à ses côtés l'hon. M. G. H. Ferguson, premier ministre de l'Ontario, l'hon. M. L. A. Taschereau, premier ministre de Québec, l'hon. M. P. J. Veniot, premier ministre du Nouveau-Brunswick, l'hon. M. J. D. Stewart, premier ministre de l'Île du Prince-Édouard, l'hon. M. W. C. Chisholm, ministre des Travaux Publics de la Nouvelle-Écosse et M. H. R. McKenzie, ingénieur-en-chef de la Saskatchewan. Les autres présents étaient: de Québec, les honorables MM. J. E. Caron, ministre de l'Agriculture, J. E. Perrault, ministre de la Colonisation, H. Mercier, ministre des Terres et Forêts; de l'Ontario, l'hon. M. G. S. Henry, ministre des Travaux Publics et de la Voirie, qu'accompagnait madame Henry et l'hon. M. Chs McCrea, ministre des Mines; du Nouveau-Brunswick, les honorables MM. J. E. Hethington, secrétaire et trésorier provincial et J. E. Michaud; de la Nouvelle-Écosse, l'hon. M. J. C. Tory; de l'Île du Prince-Édouard, l'hon. M. J. A. MacDonald, ministre des Travaux Publics. On remarquait aussi, parmi les convives, l'hon. M. Frank Carrell, C. L., Son Honneur le maire Samson, MM. S. L. Squire, Wm. Findlay, J. A. Duchastel, T. P. Regan, C. R., et Geo. A. McNames, membres de l'exécutif de l'association canadienne des bonnes routes, M. J. L. Boulanger, sous-ministre de la Voirie de Québec; M. B. M. Hill, ingénieur de la voie du Nouveau-Brunswick, M. Carl Hele, secrétaire du premier ministre de l'Ontario, M. Auguste Pion, président du Club Automobile de Québec, etc., etc.

Il nous semble que la farce de prétendre que l'hon. J. L. Perron n'est pas un homme populaire devrait avoir assez duré! Qu'en pensez-vous?

Un Ancien de Verchères.

UN EXPLOITEUR DE L'ACTUALITE

Comme la foule se pressait sur le quai de Southampton, devant "l'Aquitania", pour assister à l'embarquement du fameux "Papyrus", un vieux bonhomme, pauvrement vêtu, se hissa sur une futaille et lança, d'une voix puissante: — Ladies et gentlemen, pendant qu'on renouvelle avec "Papyrus" l'abominable scandale de Caligula faisant élever un temple à son cheval, un père infortuné, dont la fille venait de mourir à New-York, n'a pu, faute d'argent, obtenir un passage sur "l'Aquitania". Ainsi, ce

LA TRAGEDIE BURLESQUE DE LA PROHIBITION

LES PROPHETIES DE L'"AUTORITE" S'ACCOMPLISSENT MOT POUR MOT

Les fidèles lecteurs de "L'Autorité" voudront bien se souvenir que notre journal a prédit la faillite de la prohibition aux Etats-Unis dès l'instant où cette loi ridicule fut votée par le gouvernement de nos infortunés voisins.

Il s'est écoulé quarante mois depuis que le Volstead Act est entré en vigueur. Or il fut stipulé, lors du vote, que le "régime sec" serait appliqué pendant une période d'essai de quarante et un mois. Après quoi, on constaterait les résultats obtenus et l'on prendrait une décision définitive en toute connaissance de cause.

Voici que les délais d'expérience touchent à leur fin. M. Daugherty, attorney général de l'Union (entendez: ministre de la justice), vient d'adresser au président Coolidge un rapport officiel où sont consignées les observations de son administration. Or, loin de conclure au succès de la prohibition, le rapport contient un ensemble de faits qui tendent à sa suppression.

L'attorney général considère que la période que l'on vient de traverser a été "la plus tragique de l'histoire des Etats-Unis et, en tout cas, néfaste pour la moralité publique". En trois ans, on a relevé 90,000 violations de la loi, qui ont entraîné 76,000 poursuites judiciaires.

Jamais les institutions de correction et de soulagement de la misère n'ont adressé au public autant d'appels de fonds que depuis deux ou trois ans. Les crédits nécessaires pour les prisons, les asiles, les hôpitaux, les orphelins, des municipalités, des Etats ou du gouvernement fédéral ont plutôt augmenté. Une "vague" de crimes s'est étendue sur l'Union. Notamment, en 1921, le pays s'est trouvé momentanément sous un véritable régime de terreur. Des attentats de toute sorte ont été commis avec une telle fréquence que, dans nombre de localités, les résidents durent s'armer et faire eux-mêmes la police. Pendant cette année-là, il y a eu 226 assassinats à New-York et 3,360 à Chicago. Or, à Montréal, en douze mois, on n'en compte que 11.

En janvier 1923, le directeur de la prison de Mercer, dans l'Etat de New-Jersey, déclara qu'il n'avait jamais eu autant de prisonniers que depuis le régime du Volstead Act. Le nombre des admissions est passé de 852 en 1919, année de la mise en vigueur de la prohibition, à 1,250 en 1922.

L'attorney général n'est pas loin de considérer le Volstead Act comme absolument responsable de l'accroissement de la criminalité pour des raisons multiples: chômage forcé des ouvriers et employés de l'industrie et du commerce des boissons; usage d'alcools de mauvaise qualité et hypotoxiques; accroissement de la consommation de l'opium et de la morphine; universalisation de la fraude et corruption de fonctionnaires et d'employés à tous les degrés de la hiérarchie, soit pour se procurer de l'alcool, soit pour en tolérer le trafic clandestin, moyennant indemnité. M. Hudson Maxim, l'inventeur bien connu, a dit récemment: "Il n'y a jamais eu jusqu'ici d'aussi grandes tentations ni autant de profits dans une vie de crimes que depuis l'avènement de la prohibition."

L'appât des gains énormes et rapides par la vente de bière et de whisky a séduit des gens de tous les mondes, notamment les bootleggers du Canada et les pêcheurs ou marins du détroit de Sound, près de New-York, de la baie de Delaware et de celle de Chesapeake. Une flotte de contrebandiers ravitaillée en réalité les villes du littoral et la prohibition ne prohibe pas. Le whisky coûte très cher et il est devenu souvent détestable.

L'attorney général signale dans son rapport que les cas de corruption de fonctionnaires se sont multipliés. Un membre de la justice, de hauts magistrats, des hommes éminents ont dû être impliqués dans les poursuites.

Les antiprohibitionnistes excellent à la lecture du rapport de M. Daugherty, qui proclame l'impunité avec laquelle le Volstead Act est constamment violé, la corruption des agents chargés de la répression, les subterfuges et mensonges qui apparaissent de toutes parts, l'inégalité de la répression et, pour tout dire, un état de démoralisation générale.

En présence de ce réquisitoire, on se demande quelle attitude sera celle du président Coolidge et à quelles décisions il s'arrêtera.

Souhaitons-lui de se rallier à l'opinion de "L'Autorité": la prohibition est plus qu'une farce, c'est un crime.

F. LEBON.

A SPENCERWOOD

L'Honorable Louis-Philippe Brodeur, après avoir siégé douze ans à la Cour Suprême, où il s'était fait remarquer par la justesse de son raisonnement, la précision de ses vues et la sagacité de ses décisions, va recueillir la succession de Sir Charles Fitzpatrick.

Soit comme député aux Communes, soit comme collègue de Sir Wilfrid Laurier, M. Brodeur a joué de 1891 à 1911, un rôle utile dans la politique du pays. Ceux qui le connaissent, ont trouvé en lui un trésor inépuisable de sages conseils, de bonne foi et de sincérité.

L'AUTORITE, et ses lecteurs aussi, nous en sommes sûrs, se réjouiront de cette nomination.

L'AUTORITE.

malheureux n'aura pas la consolation de s'agenouiller sur la tombe de sa fille bien-aimée! Une quête s'improvisa. Plus de cinquante livres sterling furent réunies en un instant. Le propriétaire exploitant l'actualité! déclara-t-il, et l'entraîneur du crack britannique une fois dégrisé.

Carnet de la Semaine L'homme qui veut voir New-York

Le Français Alain Gerbault avait beaucoup voyagé. Sportsman accompli, aviateur intrépide, on n'en est plus à compter ses croisières en Méditerranée ni ses randonnées aériennes.

Il voulait faire mieux et l'Amérique le hantait.

Les Manhattan-cocktails de Paris, la statue miniature de la Liberté sur les cartes postales, ne lui donnaient qu'une idée très vague de la fameuse presqu'île ou du monument colossal de l'Îlot de Bedloe.

Il voulait se rendre compte par lui-même; et un matin, à Marseille, comme, au bord de la mer, il scrutait l'horizon, il s'écria: — Je perds mon temps sur la Cannebière, en route pour New-York!

Mais peu habitué aux moyens de locomotion usuels, dédaigneux des wagons où il n'y a pas d'amis mais seulement des coins, méprisant les transports en commun, Alain Gerbault passa en revue ses accessoires.

Avion, torpédo, raquette de tennis, yacht, skis... lui semblèrent peu propres à effectuer ce petit voyage. C'est alors qu'apercevant, au fond de son hangar, un minuscule voilier de dix tonnes et de 35 pieds de long et qu'il avait trop longtemps négligé, il décrocha aussitôt sa boussole, consulta la carte des eaux et prit la mer, sans plus de façon, avec une provision de boîtes de conserve et de bonne humeur.

Veracruz moderne, il allait faire une petite visite à New-York. Le navire 142 jours et 142 nuits entre le ciel et l'eau, fut, on le sait, à plusieurs reprises assailli par la tempête, vit les appareils de son embarcation brisés et sa provision d'eau-de-vie diminuer à vue d'oeil... dame, quand on est seul!

Et toujours souriant, sur son loop, Alain Gerbault arriva, par un beau soleil, en vue du Hudson et traversa la rade au milieu de l'indifférence générale.

Qui pouvait, en effet, se douter que ce petit bateau à voile venait d'effectuer 1,600 heures marines? Quand fut révélé son exploit, Alain Gerbault connut alors la plus triomphale des réceptions.

Ce fut justice. C'est là, n'est-il pas vrai, un bel exemple d'énergie bien fait pour rebaisser aux Etats-Unis le prestige sportif des Français qu'un récent voyage de M. Georges Carpentier avait quelque peu diminué?

Simon ARBELLOT.

Lettre à "L'Autorité" La guerre au "Parisian-French"

Mieux vaut la faire en dentelles. Verdun, 10 oct. 1923. Messieurs, S'il est bon de fulminer contre les malheureux commerçants ontariens, yankees et autres qui cherchent à capter notre attention sur l'excellence de leurs produits, je crois qu'il est préférable de trouver en ridicule le langage ou plutôt le patois appelé communément: "Parisian-French."

Laissez-moi vous raconter le petit trait suivant: Un membre du Congrès des Etats-Unis de retour d'un séjour de quelques mois en France, fut invité à dîner à l'ambassade française à Washington. Au cours du repas, il voulut montrer comme il avait bien appris le français pendant son séjour outre-mer et se mit à bégayer: "Taka-er-eska voo vooly — I mean — er — passy-moi, s'il voo playor."

M. Jusserand eut pitié de lui; il l'interrompit en lui mettant la main

Lettre d'Ottawa

Ottawa, 12. — La députation de l'Ouest, au cours des dernières années a fait entendre tellement de plaintes et de lamentations que l'on serait disposé à les croire sur parole ces messieurs. Il peut se faire que la récolte manque dans quelques endroits particuliers et pour des raisons incontrôlables, mais en général les conditions sont bien meilleures que les tableaux sombres qui ont été tracés par des mains malhabiles.

Cette année la récolte n'est pas très bonne dans le Manitoba. Elle avait bonne apparence au commencement de la saison, mais les insectes, des chaleurs excessives et une température défavorable ont causé des dommages considérables.

Il ne faudrait cependant pas croire que tout est perdu, car il se fait beaucoup de culture mixte dans cette province. Si le blé n'est pas un succès, l'élevage donnera un bon rendement.

En Saskatchewan, la récolte est très belle. Le blé est abondant et l'avoine aussi. Tous les grains dépassent toutes les espérances. Il n'y a qu'un ennui, c'est que nous n'avons pas le mécanisme requis pour disposer avantageusement d'une telle récolte.

L'Alberta produit pour sa part 149 millions de boisseaux de blé et la production totale pour les trois provinces réunies est de 470 millions de boisseaux. S'il était possible de le vendre à une piastre le boisseau, on voit la somme énorme de revenu de cette source.

Afin de répondre au besoin de cette industrie prodigieuse, le gouvernement et de nombreuses compagnies privées construisent des entrepôts régionaux, des entrepôts de tête de ligne et aussi des entrepôts de ports d'expédition. Montréal est à construire cette année un immense éleveur à grain d'une capacité de plusieurs millions de boisseaux.

Vancouver qui a pris un essor nouveau depuis l'ouverture du Canal de Panama et qui est le port naturel d'expédition sur le Pacifique s'est outillé afin de tirer le meilleur parti possible du produit de cette immense industrie. Si l'on veut se rendre compte des progrès accomplis par cette ville, qu'il suffise de se rappeler qu'en 1913, les exportations par ce port n'étaient que de 14 millions alors qu'elles atteignaient cette année la somme de 61 millions de piastres.

C'est grâce à l'essor prodigieux de notre industrie agricole et à la culture des grains spécialement si nous occupons la cinquième place comme nation industrielle du monde entier.

Nous avons le produit. Nous avons le sol et des bras généreux pour doubler ce rendement avant longtemps. Il reste à savoir s'il serait possible de trouver un moyen pour régulariser, stabiliser le prix des grains comme les autres produits de la grande industrie.

Ce problème absorbe les attentions des économistes les plus sérieux depuis quelques années. Il faut que le cultivateur obtienne le prix de sa main-d'oeuvre, le coût total de production et de transport plus un profit raisonnable pour son travail ainsi qu'un profit sur le capital investi.

Il n'est pas improbable que cette question de la vente collective des grains revienne sur le tapis un de ces jours et cette fois qu'on en vienne à une solution satisfaisante pour le producteur et le consommateur.

On devra en venir à une entente entre les divers pays producteurs de blé et les marchands internationaux afin d'établir cette importante industrie sur une base d'affaire.

Les nouvelles qui nous arrivent de Londres montrent bien que le Premier Ministre du Canada continue à jouer un rôle de toute première grandeur à la conférence impériale. Véritable démocrate et fidèle à ses principes il veut que l'on accorde la plus grande publicité aux délibérations qui auront lieu. Il veut dissiper cet atmosphère de mystère dont on cherche toujours à entourer les délibérations de cette nature. Il veut que le peuple canadien soit bien renseigné sur ce qui se passe.

Nos lecteurs sont assurés de trouver en lui un chef éclairé, ferme et capable de tenir une place de tout premier rang. Il est une personnalité intéressante, mais il sent qu'il est appuyé par la majorité du peuple canadien. Cette conviction est certainement la source profonde de sa force.

Les premières dépêches nous ont apporté de nouveaux éclaircissements sur notre status non seulement dans l'Empire, mais dans le monde. Le Premier anglais, M. Baldwin, a déclaré que toutes les nations britanniques entraient à la salle des délibérations à titre d'égaux.

C'est un plaisir pour tous les Canadiens avertis et ceux qui suivent de près le mouvement de notre développement constitutionnel. Il est vrai qu'il n'y a rien de changé dans le texte de notre constitution. Nous n'avons pas de nouveaux pouvoirs écrits, mais on abandonne la réserve timide dans laquelle nous nous sommes enveloppés pendant de nombreuses années pour aller dans la voie des concessions effectives et très réelles.

Laurier avait déjà comparé les diverses parties de l'Empire à un ensemble de nations, mais cette parole n'avait jamais pris le sens qu'elle a aujourd'hui sur les lèvres des hommes d'Etat britanniques et canadiens. Sa vision sereine est maintenant une réalité.

Fidèle interprète de sa doctrine et de la meilleure tradition libérale, MacKenzie-King défendra nos intérêts au cours des délibérations dont nous pourrions suivre le résultat dans la presse quotidienne.

sur l'épaulé et en lui disant en excellent anglais, avec une exquise et spirituelle courtoisie: Mon cher Congressman, je vous on prie, cessez de parler français;

Pierre Charbonnier.

UNE PAGE HISTORIQUE DU SOCIALISME ITALIEN

Les péripéties et les épreuves du journal "Avanti"

Une mauvaise nouvelle nous parvient de Milan qui souligne d'une façon frappante le déclin de l'organisation socialiste en Italie. La Société éditoriale de l'Avanti, qui est depuis deux ans l'organe de la fraction maximaliste, après avoir été pendant vingt-quatre années le journal du parti tout entier, vient de céder pour deux millions deux cent mille lire à des particuliers le superbe immeuble qu'il s'était construit en 1920, ainsi que les terrains environnants où devaient surgir les maisons de ses rédacteurs et de son personnel. Dans la cession sont compris les machines et le matériel d'imprimerie. Dès hier, l'Avanti n'a plus de chez soi.

C'est un déclin mélancolique qui attriste, bien que le superbe effort de la rédaction et des souscripteurs ait garanti l'existence du vaillant quotidien et laissé espérer qu'il sortira victorieux de l'épreuve, les militants aussi bien que les professionnels. Car l'histoire de l'Avanti est, en outre qu'une admirable épopée socialiste, une page glorieuse de l'histoire du journalisme italien.

Il n'y a guère plus de trois ans, la fortune du journal était à son apogée. La dévastation de son ancien immeuble par les fascistes avait fait souscrire en quelques mois plus de deux millions pour la construction de nouveaux locaux, les plus vastes et les plus modernes de toutes les installations similaires de la péninsule. Et elle nous paraît dater d'hier cette inoubliable journée où, groupés autour du vénérable Turati et du directeur d'alors, Serrati, les anciens directeurs du journal, Trèves, Ferri et Morgari, haranguaient, du balcon flamboyant de drapeaux rouges, une foule enthousiaste de plus de cent mille personnes. Nul n'aurait songé, à cette heure d'apothéose, que bientôt les divisions intestines briseraient cette fraternité et cette union féconde des âmes, que les divisions disperseraient et diviseraient les militants, en arrêteraient l'élan et en étoufferaient l'enthousiasme et que, par la brèche ouverte, l'ennemi pénétrerait au cœur de l'édifice et en ferait son bivouac d'abord, sa chose ensuite.

Ce que fut pendant un quart de lustre l'Avanti dans la vie politique italienne n'est pas facile à imaginer. Dans un pays où la presse n'a point sur le public cette influence et cette prise qu'elle exerce ailleurs, il fut même, lorsque son tirage était restreint, la voix et la force les plus agissantes sur l'opinion du pays. A lui seul il représentait, avec les espoirs du prolétariat dont il suivait la marche ascensionnelle, les revendications et l'idéal de tous les esprits libres. Ce fut, dès ses débuts, l'arme la plus redoutable de l'opposition.

Son développement, en tant qu'entreprise industrielle, date de son déménagement de Rome à Milan, en 1911. C'est à partir de ce moment qu'utilisant tous les procédés de la presse moderne il devint à la fois un journal de parti et un concurrent des feuilles de grande information. Lorsque, pendant la guerre et en régime d'état de siège, dix-sept provinces (toute l'Italie rouge du Nord-Est) lui furent fermées, il continua, imperturbable, dans sa voie grâce aux souscriptions des militants qui combaient automatiquement le déficit de la vente. Dès l'armistice, sa fortune s'affirma; bientôt son tirage atteignit deux cent soixante-quinze mille exemplaires, le plaçant au troisième rang parmi les grands journaux. Bien plus, il eut des éditions quotidiennes à Rome, à Turin et à Bologne.

Cette dispersion d'efforts lui empêcha sûrement de tirer de la faveur publique tout le bénéfice qu'il était en droit d'en espérer. Bientôt la scission communiste avec la création à Turin de l'Ordine Nuovo lui enleva, principalement en Piémont, une vaste clientèle; en septembre de l'année passée, l'exclusion des réformistes et la fondation à Milan même de leur quotidien, le Giustizia, lui causa un préjudice considérable. Mais ce fut la révolution fasciste qui lui porta le dernier coup.

Son rédacteur en chef, M. Nenni, ayant refusé de suspendre au cours de l'émeute la publication du journal, les Chémises Noires en occupèrent les locaux, y campèrent plusieurs jours, se livrèrent à des dévastations de tout ordre.

Et sous le nouveau régime une situation se créa où les granoloses et dispendieuses installations du beau temps jadis appaurent en contraste aussi bien avec les possibilités financières qu'avec les besoins désormais réduits de l'entreprise. La dernière division entre maximalistes et la substitution de Serrati par Nenni à la direction du journal précipita une décision qui était de toute façon inévitable.

Les lecteurs, bien qu'en nombre réduit, ne sauvèrent pas moins le journal, la souscription permanente ayant produit depuis le 1er janvier plus de quatre cent mille francs.

Il est intéressant et curieux de remarquer que le tirage actuel dépasse celui que le journal atteignit pendant les quinze années où il se publia à Rome. Et cependant c'est à cette époque qu'il exerça son action prépondérante et qu'il conquit son crédit à l'intérieur et assura sa réputation à l'extérieur. Il ne tirait pas alors à plus de trente mille exemplaires.

Fondé le jour de Noël de 1906, avec un capital de soixante mille francs, il mena, sous la direction de Bissolati, un combat épique contre les déchets du "crispisme" et contre la réaction. C'est un réconfort aujourd'hui de rappeler comment une poignée d'hommes, cinquante députés d'extrême-gauche, dont une élite de seize socialistes, firent face à la tentative de dictature militaire et la brisèrent. Des incidents pittoresques émaillèrent cette lutte de géant où les hommes de l'Avanti payèrent de leur personne au Parlement et dans les rues.

Une nuit de mai 1908, l'état de siège étant proclamé, tous les rédacteurs du journal furent arrêtés. Enrico Ferri, professeur à l'Université de Rome, prit au pied levé leur succession et, l'après-midi, il fit paraître l'organe du parti sur une demi-feuille que lui et Morgari se mirent à vendre dans les rues de Rome, couverts par l'immunité parlementaire contre la menace d'arrestation.

Ce fut le signal de l'obstruction parlementaire contre le régime d'exception sur la presse. Dix mois durant la majorité fut impuissante contre le jeu des amendements qui prolongeaient la discussion et la manœuvre de l'appel nominal qui aboutissait à la constatation systématique du manque de nombre légal.

Un jour, au cours de cette bataille interminable, on vit arriver dans la salle de séance le député Morgari, administrateur de l'Avanti, suivi de quatre huissiers qui ployaient sous le poids de quelques douzaines de bouquins à l'aspect vénérable et poussiéreux. "Je veux, déclara le leader socialiste, lire à la Chambre le texte de toutes les lois qui ont successivement régi à travers le temps la presse de tous les pays."

Bien que l'on fut au mois de juin, — ou peut-être même justement pour cela — un frisson courut dans l'assemblée. Et le président, qui connaissait Morgari comme homme de parole, demanda à traiter.

— Vous n'avez évidemment d'autre but que de retarder le vote. Combien de séances estimez-vous nécessaires pour épuiser votre lecture ?

— Trois, répondit Morgari imperturbable.

— Eh bien, je suis disposé à accorder à la Chambre trois jours de congé.

Et l'arrangement fut conclu immédiatement.

Un autre jour, au milieu d'une discussion orageuse, la majorité pensa de se défendre d'Enrico Ferri en prononçant contre lui le blâme et l'exclusion pour écart de langage. Le bruyant leader d'extrême-gauche, étant sorti de la salle, enclenché par les huissiers, la discussion reprit sur une sensation de détente.

Mais, hélas! le directeur de l'Avanti avait fait un tour dans les couloirs et s'était enfin posté derrière une porte vitrée d'où il voyait et entendait tout ce qui se passait en séance. Bientôt l'on entendit le bruit sec d'un carreau qui volait en éclats, la tête pittoresque de Ferri s'encadra dans le panneau et sa voix retentissante clama :

— C'est la Camorra parlementaire qui continue !... Et le désordre fut si violent que le président se couvrit. Lorsqu'enfin, comme suprême tentative, on songea à modifier le règlement de la Chambre en limitant le droit à la parole, il arriva qu'un jour la majorité se trouve en nombre pour faire un coup de force et procéder au vote. Mais au moment de procéder au scrutin on vit deux socialistes, Bissolati et De Felice, se lever de leur banc, traverser la salle, se diriger vers le bureau présidentiel, s'emparer des urnes et les briser. Les bulletins blancs et les bulletins bleus s'éparpillèrent et se mêlèrent; les députés de la majorité s'élançèrent contre les loca-

PURETÉ "SALADA"

est l'essence de tout ce qu'il y a de mieux en fait de thé "Le goûter, c'est croire"

noclastes et bientôt l'émicycle se transforma en champ de bataille. Quelques jours après, de guerre lasse, le général Pelloux, président du Conseil, démissionna et la liberté de la presse était sauvée.

Autres temps, autres hommes. Les anciens leaders sont disparus, emportés par la mort ou se sont effacés volontairement. Des trois anciens directeurs de l'Avanti qui sont encore dans la politique active l'un, M. Serrati, conduit dans la revue Pages Rouges, au nom des partisans de Moscou, le combat contre les maximalistes; l'autre, M. Trèves, dirige le journal réformiste la Giustizia, qui est son concurrent direct. Le troisième est M. Mussolini, dictateur du fascisme et président du Conseil.

A. TISBO.

REMINISCENCES D'ODYSSEE CORFOU ET SA FORTERESSE

Pour mesurer la victoire mussolinienne il faut en avoir vu, de ses yeux, le terrain.

Corfou est un microcosme, nous allons dire une miniature. Tout semble rapetissé après coup dans cette île. Une montagne et simule les Pyrénées avec des pics effrayants, mais elle n'a que 900 mètres d'altitude. Une plaine fertile, rigoureusement plate, s'insère entre la montagne et la mer; elle n'a que 3 kilomètres de large.

La ville contient plus de 20,000 habitants, mais ses rues sont si étroites que, du sommet de la colline voisine, elle paraît seulement un gros village. Il n'est pas jusqu'à "Achilleon" de Guillaume II qui ne singe le "grand palais" sous les dimensions réelles d'une villa cossue.

L'existence, dans l'île, 300 églises ou chapelles. Certaines ne contiendraient pas douze fidèles.

L'île est en forme de faucille. Du haut de son point culminant on la voit, à ses pieds, déployée comme une carte sur le fond bleu de la mer. Ce territoire était divisé, dans l'antiquité, en neuf royaumes, dont celui d'Achille! Aucun d'eux ne devait être plus grand qu'un de nos cantons actuels.

On voit aussi, à l'horizon, Ithaque! Ithaque dont on ferait le tour à pied en une journée.

Et c'est là qu'est sortie l'épopée dont on a rebattu nos oreilles d'enfants! C'est de là que sont partis et là que sont retournés les héros de la guerre de Troie! Aucun bourrage de crâne n'égale celui-là! Et les dangers de l'imagination guerrière populaire ne ressortent mieux, nulle part, que du sommet de cette île ionienne.

Or, Homère n'est étranger à aucun hellénisme, à aucun italianisme, fussent-ils modernes. C'est toujours la même histoire, toujours le même jeu. Seulement les joujoux ont grandi avec le temps, si les enfants sont demeurés les mêmes: la barcasse d'Ulysse a fait place aux cuirassés de Mussolini, dans la baie radieuse.

Comment ont-ils osé tirer sur la "forteresse" ! Car il y a une forteresse dans la presqu'île prolongeant la ville. Elle aussi, elle a l'air d'être pour rire. C'est, en miniature, une réplique de l'île.

Quand on a franchi le pont-levis et traversé la "cour du quartier", monotone comme toutes les cours de quartier, il faut immédiatement choisir entre divers escaliers délicieusement bordés de fleurs (les jardins de MM. les officiers). Longeant le rocher, les chemins de ronde sont mieux faits pour l'idylle que pour le guet militaire. Et les tours semblent attendre quelque beau prisonnier amoureux de la fille du gouverneur, comme dans Stendhal.

Il y a bien, tout là-haut, des meurtrières où ne figurent même plus les canons décoratifs de jadis, en bronze, naturellement. Je crois que les dernières armes du genre furent dévissées de là par le dernier gouverneur étranger de Corfou qui était Français.

Tout de même, ce gouverneur français ne tira pas un coup de fusil pour entrer. Il alla frapper du pommeau de son sabre à la porte de la forteresse. Le colonel grec, de l'autre côté, répondit qu'il résisterait jusqu'à la mort. Sur quoi, on ouvrit et nous nous installâmes.

Mussolini, lui, fit feu du premier coup, et il tue quinze gosses qui se baignaient dans les rochers. Sur quoi, toute une nation déclare communier avec lui, "être en lui", comme disait, l'autre soir, le "Corriere della Sera". Ce peuple n'est pas plus méchant qu'un autre. Seulement, il fait son Odyssee au jour le jour. Il n'a pas la patience d'attendre le recul des siècles. Il est jeune. Un Mussolini est bien capable de le faire vieillir, en dix ans, autant que nous Bonaparte.

Et pourtant, l'Italie avait d'autres héros ! Au nord de Corfou, un îlot de 400 habitants nous rappelle Casanova. Le célèbre aventurier était alors officier sur les galères vénitennes ancrées en rade. Une punition non motivée et voilà Casanova qui, révolté, se réfugie sur cet îlot. Il se déclare roi. Il recrute d'abord, parmi son peuple, un harem et puis une escouade de douze porteurs d'escopettes. Et il attend l'amiral! Il fallut huit jours de négociations pour l'amener à résipiscence.

Voilà un héros que j'admire, ô Mussolini, et un royaume qui vous irait à merveille si vous aviez le front de le conquérir et l'esprit nécessaire à son gouvernement.

Résister à son amiral, en se fortifiant dans un îlot, c'est, après tout, un peu plus crâne que d'assaillir, avec 15,000 hommes et une flotte cuirassée, une pauvre forteresse d'opéra-comique.

Il est vrai que c'est avec ces bagarres que l'on fait les chansons de geste.

A. L.

Le savant et l'ignorant

Pourquoi M. Ulysse Misapoin passait-il auprès des locataires de sa maison et des commerçants de la rue où celle-ci s'élevait pour un savant? Aucune comédie du quartier n'eût pu l'expliquer. Peut-être parce que, grand, maigre, il portait de longs cheveux, le visage rasé, et coiffait l'extrémité de son grand nez en bec de corbin, d'un oiseau lorgnon d'écaillé? Peut-être parce que, en toutes saisons, il se vêtait d'une longue redingote, tandis qu'un haut de forme sans reflet lui servait de couvre-chef? A ces raisons venait s'ajouter la façon docteurale de s'exprimer sur les choses et les gens.

Ainsi, M. Ulysse Misapoin, à propos de son repas, disait: "A midi, j'ai porté 61 bouchées de biteck à ma bouche (58 morceaux de pain et j'ai bu 23 gorgées de liquide). Puis, après avoir aspiré 87 bouffées de tabac, j'ai fait mille deux cent quatre-vingt-dix pas pour aller aux grands boulevards parcourir le dernier livre paru, — qui compte 282 pages, — à l'étalage de trois libraires, distants les uns des autres d'environ trente-mètres." Et son manie allait jusqu'à déclarer, s'il

lui Et interdiction de séjourner, même une seconde, devant le parvis du temple des Académies.

Le "savant" décida donc d'aller passer quelques jours au bord de la mer que, du reste, il n'avait jamais vue.

Mais il n'avoua pas à Mme Bouffetro qu'il fuyait simplement la chaleur accablante de la ville. Ah! non! Il entreprenait une croisière scientifique dont la seule pensée l'accablait de soucis. Et il partit sur la côte normande, muni pour tout bagage d'un alpenstock et d'un filet à papillons.

Sa chambre retenue dans un hôtel de troisième ordre où l'hôtesse, loin de s'écouriffer de sa compétence à cuber le volume d'air respirable nécessaire à un homme de 1 m. 79 de hauteur, profita de sa distraction pour lui colloquer un cabinet avec vue sur l'écurie, M. Misapoin gagna la grève.

C'était l'heure du bain. La plage, un petit trou très cher, émaillée comme un parterre fleuri de la couleur vive des toilettes, ne l'étonna point et la mer, épandue telle une soie bleue galonnée de mousse blanche, où de grosses dames faisaient trempette accrochées à la corde, ou de jeunes filles à marier, à peine entrées dans l'eau, poussaient de petits cris afin de se faire remarquer des jeunes gens qui bombaient le torse pour mieux exhiber leur plastique magréchonne, lui parut une grenouillère des environs de la capitale.

Avec sa longue redingote dont les basques flottaient au vent, son chapeau à bords demeurés, M. Misapoin produisit un effet comique. Il le transforma en curiosité admirative, prêt à l'oreille et, satisfait, traduisit ainsi les exclamations moqueuses: "C'est un savant... un grand savant!"

A pas comptés pour mesurer la largeur de la plage, M. Misapoin descendit jusqu'au bord de l'onde salée. Il s'arrêta près du maître-baigneur, un grand gaillard bien campé sur de grosses jambes qui, les deux poings sur les hanches, en une attitude de luteur portant un défi à tous les astèques barbotant sous ses yeux, surveillait sa clientèle.

— Un beau temps? insinua le Parisien pour entrer en conversation.



Il existe une boisson saine dont l'âge a corrigé la verdeur et affiné les qualités, la boisson favorite de ceux qui vivent au grand air: LE GIN CROIX D'OR, fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral. Rectifié quatre fois, vieillit en entrepôt. — Trois grands de succurs: Gros-Moyens-Petits. The Melchers Gin & Spirit Distillery Co., Limited, Montreal.

GIN CANADIEN MELCHERS CROIX D'OR

Le maître-nageur tourna la tête, fixa sur ce phénomène ses petits yeux jaunes luisant sous d'épais sourcils embroussaillés et, en normand, répondit:

— On ne peut tout de même pas dire que c'est un beau temps, puisque le vent est de "sudoué"... Mais on ne peut pas dire que c'est un mauvais temps, puisque la "mé" est calme!

M. Misapoin approuva d'une inclination de tête ce langage plein de prudence et demanda:

— La mer est haute?

— Pas "core" tout à fait.

— Croyez-vous, mon ami, que le volume des gens qui se baignent actuellement contribue à la faire monter?

Le marin regarda son interlocuteur, et les poils de ses sourcils semblèrent se dresser frémissants. Mais en face de la physiologie bonhomme prudent de M. Misapoin, un sourire narquois vint à ses lèvres:

— Bien sûr. Voyez la grosse dame en peignoir jaune? Quand elle va entrer dans l'eau, la mer vous mouillera les pieds.

— Je n'étais convaincu... Si on supprimait de l'Océan tous les pois-

sons, tous les bateaux et les corps étrangers, on gagnerait peut-être sur l'étendue des terres, 101 mètres 95 de continent... J'approfondirai.

Le bain terminé, M. Misapoin demanda au maître-baigneur s'il ne pourrait, moyennant rétribution, le conduire un peu au large dans le canot qui avait servi à surveiller les nageurs intrépides.

L'homme accepta. Avec mille peines, M. Misapoin ne voulant pas mouiller les pieds, il embarqua son passager; puis, les rames en mains, gagna la pleine mer.

Cramponné à un banc, car les vagues étaient assez fortes, le savant voulut étonner de sa science le marin.

— Connaissez-vous l'histoire, mon ami? demanda-t-il.

— Non, répondit l'homme.

— Je vous plains... Tenez, sans me tromper, je puis estimer que vous avez ainsi perdu le quart de votre vie!... Connaissez-vous, au moins, les mathématiques?

— Pas du tout.

— C'est déplorable... La moitié de votre vie est perdue!... Connaissez-vous?

— Je connais rien. J'aime mieux vous le dire tout de suite; j'n'ai

ni lire, ni écrire.

— Malheureux, clama M. Misapoin, les trois-quarts de votre vie sont perdus!

Mais la mer devenue méchante, les vagues s'enflèrent davantage et des nausées forcèrent M. Misapoin à se pencher. Il le fit si brusquement que le canot embarqua, chavira. Lui et le marin tombèrent à l'eau.

— Monsieur, demanda ce dernier, savez-vous nager?

— Hélas! non, gémît d'une voix lamentable le pauvre homme en se débattant.

— Malheureux! nargua le baigneur, le laissant boire copieusement, votre vie entière est perdue!

Mais, bonne âme, jugeant sa propre leçon suffisante, l'empoignant par les cheveux, l'ignorant ramena le savant sur le bord.

Daniel RICHE.

Entre sergent de ville et cocher :

— Pourquoi que votre voiture elle n'a pas de lanterne ?

— Mais, m'sieu l'agent, c'est pas nécessaire, mon cheval est aveugle.

— Alors, c'est bon.

GRANDES REDUCTIONS

DE TOUS NOS TRAVAUX DENTAIRES A L'OCCASION DE L'AGRANDISSEMENT DE NOTRE ETABLISSEMENT RENDU NECESSAIRE PAR NOTRE CLIENTELE TOUJOURS CROISSANTE. NOUS AVONS DECIDE DE CONSTRUIRE UNE NOUVELLE AILE A NOTRE MAISON, AFIN DE LA RENDRE LA PLUS MODERNE ET LA MIEUX OUTILLEE DE SON GENRE DE TOUTE L'AMERIQUE. PROFITEZ DES REDUCTIONS SENSATIONNELLES QUI VOUS SONT OFFERTES PENDANT LE TEMPS QUE DURERONT LES TRAVAUX D'AMELIORATION.

VOUS NE POUVEZ MANQUER CETTE REDUCTION QUI DURERA JUSQU'AU

31
Décembre

UN DENTIER GARANTI
HAUT OU BAS
\$5 chacun

PONT EN OR, \$5.00 PAR DENT
N'AYEZ PAS HONTE DE SOURIRE

Et rappelez-vous que votre SANTE et votre BONHEUR dépendent de bonnes dents SAINES.

ARGENT REMIS, si vous n'êtes pas SATISFAITS

N'oubliez pas que tous nos travaux dentaires sont exécutés par des DENTISTES DIPLOMES et de grande EXPERIENCE. Notre laboratoire est sous l'HABILE DIRECTION d'un EXPERT DE RENOM. Chacun de nos dentistes est accompagné d'une garde-malade privée.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN, Inc

Fondé en 1898. 25 années de succès.

162 ST-DENIS, MONTREAL

En face de l'Université Laval.

Heures de bureau: 9 hrs A.M. à 9 hrs P.M. Dimanche: 2 à 4 P.M.



M. POINCARE INAUGURE LE NOUVEAU VILLAGE D'HATTONCHATEL, OEUVRE GENEREUSE DE MISS BELLA SKINNER

Paris, 13. — Le village d'Hattonchâtel fut hier à l'honneur. Détruit de fond en comble par les Allemands, il renaît de ses cendres. Sa reconstruction est l'oeuvre personnelle de sa marraine, miss Bella Skinner, générale Américaine. C'est une belle oeuvre. Miss Bella Skinner l'entreprit aussitôt l'armistice signé. Elle avait reconnu dans le paysage meusien une similitude avec celui d'Hoïphoke, où elle avait passé son enfance. Elle adopta le village. Et, sans tarder, elle se mit au travail. Elle fit, avant tout, rebâtir la mairie et l'école. Elle restaura l'église et anima son clocher de cloches sonores. Elle fit établir, pour l'eau qu'on allait chercher jadis dans la vallée, un moteur-élevateur, qui la distribue abondamment au village. Par ses soins, un lavoir, des bains publics ont été construits et bientôt l'électricité illuminera tout le village.

C'est miss Bella Skinner, elle-même, qui a étudié et modifié les plans dans le sens le plus confortable. Elle a dirigé tous les travaux. Mieux encore, elle a pris à la lettre son rôle de marraine affectueuse, s'attachant à reconforter les habitants du village, leur procurant des distractions, organisant pour eux des fêtes de famille. Aussitôt, à Hattonchâtel, ne la nomme-t-on que "la bonne fée".

La présence de M. Poincaré, qui tint à inaugurer hier Hattonchâtel, associa la reconnaissance de la France à la reconnaissance du village ressuscité. La présence de M. Whitehouse, chargé d'affaires des Etats-Unis, à cette inauguration en a fait une cérémonie franco-américaine, toute de cordialité et d'émotion.

IL Y A TEODOROFF ET TEODOROFF

Berne, 13. — M. Téodoroff appartient pendant quatre ans au gouvernement de M. Stambulisky, dont il fut un des plus fidèles et des plus intelligents collaborateurs.

Après la dernière révolution bulgare, il dut, pour échapper à la mort, se réfugier à l'étranger. Mais — et le trait est assez rare pour mériter d'être noté et admiré — M. Téodoroff, durant son long passage au pouvoir, n'avait pas pris soin de se constituer, dans quelque banque étrangère, une solide réserve en prévision des mauvais jours.

Cet ancien ministre est donc obligé de gagner sa vie. Il le fait en caricaturant, à Genève, ses anciens collègues, les ministres des affaires étrangères.

Cette bonhomie s'accompagne d'ailleurs d'une certaine cranerie, car les partisans de M. Zankoff n'ont pas dissimulé leur intention de faire assassiner M. Téodoroff.

L'autre jour, un journaliste anglais en donna la nouvelle en l'accompagnant d'une photographie de M. Téodoroff; mais, par une fâcheuse méprise, c'était la photographie d'un autre M. Téodoroff qui, lui, fut président du Conseil de Bulgarie et est un des ennemis politiques les plus acharnés de son homonyme.

L'ancien ministre stambuliskiste n'hésita pas : il adressa à un journal genevois son portrait dessiné par lui-même, en l'accompagnant de ces quelques lignes: "S'il est vrai que des assassins sont lancés à mes trousses, je ne voudrais pas qu'ils soient induits en erreur et assassinent par méprise l'honorable M. Théodore Téodoroff. Pour cette raison suprême, je vous prie de vouloir bien insérer dans votre journal le croquis que voici et qui reproduit à peu près exactement mes traits..."

M. Téodoroff est aussi spirituel que courageux. Mais gageons — et espérons — que les assassins n'oseront pas s'attaquer à un homme qui se désigne aussi courtoisement à leurs coups.

LES NOIRS AUX ETATS-UNIS

Washington, 13. — Au dernier recensement, il existait 10,342,000 nègres aux Etats-Unis, parmi lesquels 8,288,000 vivaient dans les Etats où ils sont nés, et le reste, soit 20 p.c., dans les Etats où ils ont émigré.

Cette question de la migration des noirs préoccupe les esprits aux Etats-Unis. Les noirs ayant abandonné leur Etat d'origine n'étaient que 15.6 p.c. en 1900 et 16.6 p.c. en 1910.

Les noirs montent peu à peu du sud des Etats-Unis vers les Etats du Nord et de l'Est, attirés par de plus gros salaires. Ce mouvement a été accéléré par la guerre et par l'efflorescence industrielle qu'elle a occasionnée.

Il faut remarquer que, quoique descendant de populations venues du centre de l'Afrique et de régions équatoriales, les noirs des Etats-Unis sont faits aux conditions climatiques du continent américain et ne semblent pas souffrir lorsqu'ils passent des régions chaudes du Sud aux régions beaucoup plus dures du Middle-West et de l'Est des Etats-Unis.

FIANCES DE LONGUE DATE

Rome, 13. — Les fiançailles du prince Humbert d'Italie et de la princesse Marie-José de Belgique qui ne purent être annoncées officiellement ces jours derniers, en raison de la maladie des soeurs de l'héritier de la couronne, le seront le 4 novembre prochain. Le mariage ne sera sans doute pas célébré avant la fin de l'année prochaine en raison de l'âge des deux jeunes gens.

Ainsi se terminera, non pas une idylle, mais une petite combinaison politico-familiale dont l'origine remonte à plusieurs années déjà. C'est, en effet, pendant la guerre que la princesse Marie, qui n'avait guère alors plus de douze ans, vint en Italie et que le roi et la reine songèrent à l'unir à leur fils. L'accord s'établit entre les deux familles et la princesse fut mise dans un couvent de Florence pour y apprendre l'italien. Elle y resta deux ans et elle parla maintenant le plus pur toscain.

SAUVEE PAR UN FOSSEOYEUR

New-York, 13. — Quelques instants avant la cérémonie funèbre, et au moment de refermer le couvercle du cercueil, un des fossoyeurs fit remarquer que le corps de celle qui allait être enterrée, une femme de Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville (Canada), n'avait pas la rigidité cadavérique.

Des médecins, mandés en toute hâte, constatèrent qu'elle était en catalepsie et... la cérémonie fut contre-mandée.

LES CANDIDATS MANUELS

Varsovie, 13. — Le Directoire moscovite a décidé que tous les candidats communistes aux prochaines élections devraient être des ouvriers; plus d'avocats, de médecins, de journalistes, rien que des "manuels".

Mais les députés qui forment actuellement le groupe communiste au Parlement sont presque tous, au moins de profession, des intellectuels: on conçoit qu'une pareille décision les ait émus.

La règle s'appliquera-t-elle à eux et ne pourront-ils pas se représenter?

Ils intercéderont, dit-on, auprès des autorités soviétiques, pour qu'elles atténuent la rigueur de l'ukase, ils font valoir leurs services.

Car, pour être communiste, on n'en a pas moins le désir d'être réélu.

L'Association des Manufacturiers Canadiens

Lettre spéciale à la Presse

Considérant que le Canada peut payer ses dettes, et progresser d'une manière satisfaisante, si elle adopte une politique saine de développement national, basée sur une protection adéquate pour les industries domestiques, M. C. Howard Smith, président de l'Association des Manufacturiers Canadiens, a prononcé un discours remarquable sur la question du tarif à une grande assemblée, tenue à Montréal, jeudi, le 27 septembre, et à laquelle assistaient des industriels de toutes les parties du Canada, et surtout de la province de Québec.

M. Smith déclara que le tarif actuel n'est pas suffisant. "Il faut l'augmenter". Si on adopte cette politique nous n'aurons aucune difficulté pour avoir des capitaux pour les entreprises productives. Ils afflueront dans le pays qui lui rapportera des profits. Les difficultés d'immigration disparaîtront. Les immigrants viendront où ils auront des chances d'emplois. Je crois que la marée est à son tournant. Tout indique que les personnes d'occupations diverses sont d'avis que pour développer davantage le pays, un tarif plus élevé est nécessaire, afin de nous libérer de dettes et pourvoir à la prospérité de tous.

Après la guerre, dit M. Smith, des agitateurs ont fait croire que toutes misères étaient dues au tarif, et que les manufacturiers, en profitant pour hausser les prix, sous l'effet créé par ces ordits de l'opinion publique, on a subi quatre réductions sérieuses du tarif; deux en 1919 et 1920 par l'ancien gouvernement, et deux en 1922 et 1923 par le gouvernement libéral.

"Mais où est la prospérité promise?" demanda l'orateur. Les années coincidentes avec les quatre réductions du tarif ont-elles été bonnes pour le cultivateur? Ont-elles été bonnes pour le consommateur? La population augmentée-t-elle? Les chemins de fer sont-ils profitables? Les banques améliorées-elles, leurs fonds et augmentent-ils leurs réserves? Le développement du pays? Il augmenté?"

Avec une telle politique, déclara le président, la prospérité du pays a été impossible, et dans l'intervalle les Etats-Unis ont marché de l'avant en renforçant leurs murs du tarif, tandis que le Canada a subi la plus sérieuse dépression agricole et industrielle pour plusieurs années, pendant aussi une grande partie de sa population au bénéfice de la république voisine.

Les augmentations de la préférence britannique ont aggravé la situation. Ces changements ont été surtout nuisibles à l'industrie des lainages et des tricots canadiens, augmentant par le fait le pourcentage des achats venant du Royaume-Uni, car le tarif préférentiel a manqué son but, vu que les Canadiens aujourd'hui achètent proportionnellement plus des Etats-Unis que du Royaume-Uni. En augmentant davantage la préférence n'aura aucun bon effet, car il est convaincu que cela réagirait quand même contre les industries canadiennes qui ne peuvent pas faire concurrence avec les industries anglaises, dont l'administration coûte beaucoup moins.

"Demandons-nous alors que les tarifs préférentiels soient abolis?" dit M. Smith. "Pas du tout." En maintes occasions l'Association des Manufacturiers Canadiens a adhéré au principe du commerce préférentiel, spécialement avec les possessions de l'Empire britannique. Mais le temps est arrivé où, en justice pour notre pays, les préférences de commerce devront être arrangées sur une base d'affaires. C'est-à-dire que nous ne devrions accorder des faveurs de commerce qu'en autant qu'on recevra l'équivalent en retour. Le Canada a déjà conclu un tarif de préférence avec les Indes occidentales, la Nouvelle-Zélande et le Sud-africain et assise la même chose avec l'Australie. Toutefois,

me de nourriture, et les ventes des cultivateurs sont réduites en proportion. S'ils quittent le pays, ils sont perdus pour toujours comme acheteurs des produits de la ferme. De plus, quand les fabriques cessent leurs opérations, les chemins de fer perdent du fret, les détaillants du commerce, et tout les branches du commerce en souffrent. Tout le monde qui sont dans ces différentes branches d'affaires sont des consommateurs de produits de la ferme, et quand leurs revenus diminuent, ils sont obligés de réduire leurs achats des cultivateurs.

M. Smith calcule, qu'en moyenne, 90 pour cent des produits canadiens sont consommés en Canada, par conséquent le marché domestique est de telle importance qu'il est le principal support du cultivateur canadien. De même pour le manufacturier. Les réductions récentes du tarif frappe d'abord le manufacturier, vient ensuite l'ouvrier, en dernier lieu le cultivateur et tous les autres, augmentant par le fait le fardeau national et entravant le développement du pays.

Comparant le Canada avec les Etats-Unis, M. Smith déclara que les règlements douaniers de ce dernier étaient destinés à décourager, et autant que possible, prohiber l'importation des marchandises finies. Ceux du Canada sont aptes à l'encourager. Les Etats-Unis ont 314 ports d'entrées pour une population de 110,000,000, tandis que le Canada a 502 ports pour une population de 9,000,000 seulement. Les ports d'entrées des Etats-Unis sont soit sur les limites ou sur des eaux navigables. Ceux du Canada sont pour la plupart dans l'intérieur, ce qui facilite la vente des marchandises étrangères à travers tout le pays. Le tarif des Etats-Unis est si élevé, que pratiquement il exclut les produits agricoles canadiens, le poisson et les manufactures. Le tarif canadien est si bas qu'il encourage les Américains à vendre au Canada leurs produits manufacturés, agricoles et autres marchandises que les Canadiens produisent. Cet état de choses ne devrait pas exister. On devrait avoir une base d'échange plus juste.

Le département du tarif de l'Association, déclara M. Smith, a compilé un mémoire démontrant que 63 pays, comprenant la Grande-Bretagne, ont augmenté leur tarif depuis la guerre. Le Canada a contraire a fait quatre réductions, pour le fait ses marchés aux nations qui lui ont fermé les leurs. Il demande pourquoi un changement s'impose dans la politique fiscale

des Etats-Unis, et pourquoi un tarif plus élevé est nécessaire, afin de nous libérer de dettes et pourvoir à la prospérité de tous.

Après la guerre, dit M. Smith, des agitateurs ont fait croire que toutes misères étaient dues au tarif, et que les manufacturiers, en profitant pour hausser les prix, sous l'effet créé par ces ordits de l'opinion publique, on a subi quatre réductions sérieuses du tarif; deux en 1919 et 1920 par l'ancien gouvernement, et deux en 1922 et 1923 par le gouvernement libéral.

"Mais où est la prospérité promise?" demanda l'orateur. Les années coincidentes avec les quatre réductions du tarif ont-elles été bonnes pour le cultivateur? Ont-elles été bonnes pour le consommateur? La population augmentée-t-elle? Les chemins de fer sont-ils profitables? Les banques améliorées-elles, leurs fonds et augmentent-ils leurs réserves? Le développement du pays? Il augmenté?"

Avec une telle politique, déclara le président, la prospérité du pays a été impossible, et dans l'intervalle les Etats-Unis ont marché de l'avant en renforçant leurs murs du tarif, tandis que le Canada a subi la plus sérieuse dépression agricole et industrielle pour plusieurs années, pendant aussi une grande partie de sa population au bénéfice de la république voisine.

Les augmentations de la préférence britannique ont aggravé la situation. Ces changements ont été surtout nuisibles à l'industrie des lainages et des tricots canadiens, augmentant par le fait le pourcentage des achats venant du Royaume-Uni, car le tarif préférentiel a manqué son but, vu que les Canadiens aujourd'hui achètent proportionnellement plus des Etats-Unis que du Royaume-Uni. En augmentant davantage la préférence n'aura aucun bon effet, car il est convaincu que cela réagirait quand même contre les industries canadiennes qui ne peuvent pas faire concurrence avec les industries anglaises, dont l'administration coûte beaucoup moins.

"Demandons-nous alors que les tarifs préférentiels soient abolis?" dit M. Smith. "Pas du tout." En maintes occasions l'Association des Manufacturiers Canadiens a adhéré au principe du commerce préférentiel, spécialement avec les possessions de l'Empire britannique. Mais le temps est arrivé où, en justice pour notre pays, les préférences de commerce devront être arrangées sur une base d'affaires. C'est-à-dire que nous ne devrions accorder des faveurs de commerce qu'en autant qu'on recevra l'équivalent en retour. Le Canada a déjà conclu un tarif de préférence avec les Indes occidentales, la Nouvelle-Zélande et le Sud-africain et assise la même chose avec l'Australie. Toutefois,

Shoe Manufacturers' Association, qui relata la fermeture de plusieurs fabriques, causée par la politique de bas tarif en vigueur dans le pays.

BONS DE LA VICTOIRE

Remboursables le 1er novembre prochain.

La maison de banque Versailles-Vidreire-Boulais (limitée), nous prie d'annoncer qu'elle rachète ces bons dès maintenant et les paie:

1. En argent;
2. En bons de la nouvelle émission, impossibles, rapportant, selon l'échéance, 5.14 ou 5.23 p.c.;
3. En valeurs hypothécaires bien garanties et rapportant de 6 1-2 à 7 1-2 p.c.

S'adresser au bureau principal, 90, rue S.-Jacques, à Montréal; à la succursale de Québec, Immeuble de la Banque Nationale, ou à n'importe quel agent ou correspondant de la maison.

Reprise de "Alain", sa mère et son amie", à l'Orphéum

La troupe de comédie française du théâtre Orphéum, qui a remporté son meilleur succès dans "Alain, Sa Mère et Son Amie", il y a quelques semaines, nous donnera une reprise de ce beau succès, commençant dimanche soir et se terminant jeudi en matinée. "Alain, Sa Mère et Son Amie" est certainement une des meilleures comédies du répertoire moderne. La pièce est de MM. Paul Aumont et Marcel Gerhion, deux noms avec lesquels le public est peu familier. Le public fut conquis dès le début du premier acte qui échappe à la monotonie ordinaire de l'exposition du sujet et de la présentation des caractères.

Nous apprenons qu'une famille de Brionne noblesse qui descend du page dans l'incestueuse sociale à cause des actions de certains membres de la famille. La bonne marquis, qui craint que dans ses randonnées nocturnes, Alain, le Benjamin de la famille, ne se jette à la tête d'une demi-douzaine suivant l'exemple de ses deux frères, consulte Ludovic Rozans, un parisien qui peut toujours donner un bon conseil. Rozans fait comprendre à la marquise que le seul moyen de sauver Alain, c'est de lui trouver une petite amie sérieuse.

Les autres, orateurs qui prirent la parole furent: MM. George A. Dobbin, de Galt, Ont., président de la Canadian Woolen Association, recommandant la préférence britannique sur les lainages; J. B. McCaughey, Halifax, pour l'industrie des navires, qui a été étouffée par le manque de protection; et G. Deslongchamps, vice-président de la

Association des Manufacturiers Canadiens, a déclaré que la province de Québec, a augmenté rapidement ses rendements comme centre industriel, à cause de l'esprit d'entreprise de sa population, ses ressources naturelles, et ses immenses pouvoirs hydrauliques. Ceci a contribué à organiser un bon marché domestique avec l'aide de la prospérité agricole. Mais les industries ont eu à souffrir du manque de protection, et une foule de personnes ont été forcées d'aller aux Etats-Unis, soit comme artisans ou agriculteurs, et à moins que les manufactures soient prospères, le cultivateur ne pourra prospérer, car ils sont intimement liés, car sans un tarif convenable la chose n'est pas possible.

Echos et Anecdotes

POUR DORMIR EN WAGON
Vous êtes dans votre compartiment. Vous vous sentez emporté en une course de vertige à travers la campagne nocturne. Vous ne dormez pas. Vous somnolez un peu, bercé par la chanson des roues sur le rail. Et vous vous demandez confusément :

— Combien pouvons-nous faire de kilomètres à l'heure ? Eh bien ! vous avez un moyen de le savoir, paraît-il. C'est de compter le nombre de secousses que donnent les roues en passant sur les interstices des rails et de suivre, en même temps, sur votre montre l'aiguille des secondes.

Le nombre des secousses perçues, en un laps de temps de 43 secondes est exactement le nombre qui représente en kilomètres, la vitesse de votre train. Par exemple, si en 43 secondes vous avez compté 72 secousses, c'est que votre convoi file à 72 kilomètres à l'heure.

C'est du moins ce qu'affirme un ingénieur ingénieux doublé d'un habile arithméticien.

Et peut-être qu'en calculant le nombre des secousses finirez-vous, sans y prendre garde, par vous endormir.

L'AVENTURIER... SANS CHANCE

Cet aventurier n'est autre que M. Gabriele d'Annunzio. C'est lui, du moins, qui nous le dit, puisque c'est ainsi qu'il intitule un de ses prochains ouvrages, où il a résumé, paraît-il, ses impressions d'Orient. Un second volume suivra, sous le titre: "L'Archange d'Asie", qui traitera de sujets analogues.

Mais le poète va publier un autre livre déjà entièrement composé.

Il s'agit d'un discours qu'il s'adresse à lui-même et dans lequel il examine les principales circonstances de sa vie, la valeur de ses actions, la portée de ses aspirations spirituelles. Ce livre, très audacieux, a pour titre: "De Moi à moi-même". Audacieux, soit ! Le mieux serait qu'il fût entièrement sincère. Sinon le mot de Pascal: "Le Moi est haïssable", s'imposera en épigraphe.

En tous cas, il est assez audacieux, même lorsqu'on est sincère, de se traiter d'"Aventurier sans chance", lorsqu'on a vécu la vie de Gabriele d'Annunzio...

La meilleure des bières Aujourd'hui comme autrefois

En chantant

À la Claire Fontaine

Old Stock Ale mûrie à point

Reproduction musicale autorisée par Canadian Pacific Railway.

1 A la claire fontaine M'en allant promener, J'ai trouvé l'eau si belle, Que je m'y suis baigné. Lui ya longtemps que je l'aima, Jamais je ne l'oublierai.

2 J'ai trouvé l'eau si belle, Que je m'y suis baigné. Sous les feuilles d'un chêne, Je me suis fait sécher. Chœur—Lui ya, etc.

3 Sans les feuilles d'un chêne, Je ne suis fait sécher. Sur la plus haute branche, Le rossignol chantait. Chœur—Lui ya, etc.

4 Tu as le cœur à rire, Mol, je l'ai-t-à pleurer, J'ai perdu ma maîtresse, Sans l'avoir mérité. Chœur—Lui ya, etc.

5 J'ai perdu ma maîtresse, Sans l'avoir mérité. Pour un bouquet de roses, Que je lui refusai. Chœur—Lui ya, etc.

6 Pour un bouquet de roses, Que je lui refusai, Je voudrais que la rose, Fût encore au rosier. Chœur—Lui ya, etc.

7 Je voudrais que la rose, Fût encore au rosier. Et moi et ma maîtresse, Dans les mémoires amitiés. Chœur—Lui ya, etc.

"Prime par la force et par la Qualité"

Ceci est la deuxième d'une série de "CHANSONS DU BON VIEUX TEMPS"